

Une messe à la prison

Une fois par mois, Gaël se rend à la maison d'arrêt Fleury-Mérogis, avec le groupe les « Passeurs d'humanité » pour y célébrer l'eucharistie avec les détenus.

Dimanche matin, 8h30. Nous avons rendez-vous sur le parking de Fleury Mérogis, en Essonne. Maison d'arrêt en forme d'étoile, avec ses hauts murs gris conçus par Guillaume Gillet.

Quelques jours plus tôt, nous nous sommes retrouvés chez l'un ou l'autre, pour lire les textes et préparer les chants. Moment de convivialité, nous formons un groupe qui par son engagement tout au long de l'année, assure auprès des détenus une fidélité qui crée la confiance et qui permet l'échange.

La ponctualité est de mise et nous entamons autour du père Yves le rite de passage... Vérification de nos identités, scanner, barrière de sécurité, l'administration pénitentiaire s'assure que nous avons bien les « mains nues ».

Une première porte, une barrière, une autre porte et nous nous retrouvons dans l'enceinte de la prison, dans la cour au milieu des différents bâtiments. Dans cet espace désert ou presque, des voix résonnent à travers les barreaux. Au bout de longs rubans blancs, tel des yoyos qui se balancent aux

fenêtres, les détenus échangent de tout. C'est le système D des bâtiments D... qui profitent à quelques chats, trieurs et écumeurs de cette... « manne »!

Nous montons au 4ème étage où la salle polyvalente accueille notre célébration. Nous assistons le sacristain, un habitué des lieux. Cierge, icône et croix, un autel comme il se doit.

Assemblée cosmopolite, les détenus arrivent au compte-gouttes. Nous les accueillons, souriants, avec nos feuilles de chants et les textes du jour en français, en espagnol, en anglais, en polonais. Nous nous asseyons au milieu d'eux, la célébration commence. Un seul corps, une seule église.

Le prêtre nous présente à l'assemblée et nous appelle un par un, nous invitant à nous lever et à les saluer, sous leurs applaudissements.

C'est une messe différente qui débute. Parce qu'ici, certains mots, certains passages prennent un sens plus profond, nous sentons à quel point la parole les rejoint, les touche, nous en sommes témoins.

« Notre Père... Pardonne-nous nos offenses... ne nous laisse pas succomber... délivre de tout mal ».

L'alléluia est une grâce, une fête collective. Célébré par la communauté africaine, il est chanté au son du djembé. Le rythme se propage, la gaîté rejoint les autres communautés, tous sourient et tapent dans les mains.

La paix du Christ est un moment fort à vivre, un moment qui prend son temps. Accolades et poignées de main viriles où tous échangent un sourire, un mot, du réconfort.

La prière universelle et les intentions de chacun nous plongent dans leur intimité et nous prions avec eux. Ici pour la mère ou l'enfant, là pour une décision, un jugement.

Nous chantons ensemble, nous prions ensemble, nous communions et nous nous signons de la croix, tous aimés par le Christ, notre Seigneur.

À la fin de la célébration, quelques minutes nous sont laissées, moment de convivialité et d'échanges entre les détenus, avec le prêtre et avec nous.

Rencontre vraie où la parole est libre et se vit au présent... qu'au présent. Au présent de notre relation, dans le respect de cet instant, loin, loin des raisons de leur incarcération. Nous parlons de tout et parfois de rien, nous parlons de Dieu, aussi avec des questions qui résonnent encore « Moi, j'ai pris 18 ans, alors Dieu, de quoi me sauve-t-il ? ».

Aujourd'hui, je vis cette démarche comme une prière qui se vit en marchant, en allant à leur rencontre comme une intention de prière universelle. Porteurs de sacré, nous partageons la même foi.

À la fois faibles et fragiles, forts et courageux, ils nous parlent d'une partie de nous-mêmes, ils nous humanisent... C'est un chemin de croix qu'ils incarnent à l'extrême et je pense à Simon de Cyrène quia aidé le Christ, je me sens proche d'eux en cela.

En croisant leur route, je suis comme une main tendue, une main nue comme celle qu'a tendue Simon. Un geste simple qui dit: « je suis là, tu sais, je peux t'aider à te relever ». Un petit maillon de solidarité, de fraternité. Aujourd'hui, c'est moi qui t'aide, demain, c'est toi qui aideras... ton codétenu, un parent, un inconnu, ou moi - qui sait.

Par notre présence, nous créons ce lien entre l'Église du « dehors » et celle du « dedans ». Et je sens, se poser sur nous, le sourire bienveillant du Christ, ce Christ de bois si aimant, visible à Javier. Nous les visitons et nous nous rappelons des paroles du Christ: « J'étais enfermé et vous m'avez visité » et parce qu'ici, plus qu'ailleurs, l'homme ne survit pas que de pain.

Gaël Barrera

Revue « Vie Chrétienne » N° 16 de Mars 2012

